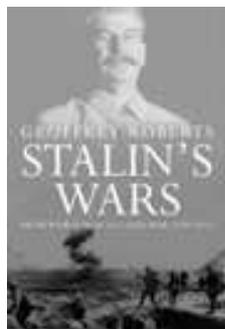


# Une vision surprenante de Staline chef de guerre

par *Georges-Henri Soutou* | Professeur à l'Université de Paris IV - Sorbonne

Publié le 15 octobre 2007



## À propos du livre

### Stalin's War. From World War to Cold War, 1939-1953

*Par Geoffrey Roberts*

Yale University Press, 2006, 468 pages

Les historiens sont révisionnistes par profession, n'en déplaise aux tenants du *politically correct*. Depuis quelques années, Staline fait l'objet d'une appréciation plus positive de la part de nombreux historiens russes, mais aussi occidentaux, tandis que la Russie de Vladimir Poutine l'a de nouveau inscrit au Panthéon des grands hommes d'Etat russes. La question est plus complexe qu'on ne le croit : le livre de Geoffrey Roberts donne l'occasion de l'approfondir, même si on peut être en désaccord avec lui.

Le livre de Geoffrey Roberts consacré à Staline chef de guerre a déjà suscité dans le monde anglo-saxon une vive controverse. (1) Il s'agit en effet d'une relecture de Staline, passionnante et très informée, mais qui pose toute une série de problèmes. La thèse centrale du livre est que Staline a apporté une contribution personnelle essentielle à la victoire des Alliés contre l'Allemagne hitlérienne. L'auteur ne l'écrit pas explicitement, mais on peut penser que, pour lui, sans Staline, l'URSS et les Alliés auraient été vaincus, ou amenés à conclure avec Hitler une paix de capitulation, un Munich planétaire. Quant aux crimes et erreurs de Staline (que Roberts ne nie pas) ils peuvent s'expliquer, une fois remis dans leur contexte.

L'ouvrage est fondé sur des sources considérables, mais visiblement l'auteur n'a eu accès ni aux archives dites "présidentielles", où se trouve ce qui reste, semble-t-il, des archives de Staline, ni aux archives militaires. Il a pu cependant s'appuyer sur de nombreuses sources imprimées, et une immense littérature, même si on note la quasi absence des mémoires et ouvrages allemands, pourtant essentiels. Il existe malgré tout des trous : curieusement le livre important de Lev Besymenski, paru en allemand en 2002 sous le titre *Stalin und Hitler. Das Pokerspiel der Diktatoren*, et paru en russe dès 2000, ne figure pas dans la bibliographie, alors que son auteur a eu, lui, accès à des papiers importants de Staline et à des archives privées fort suggestives et qu'il apporte des éclairages cruciaux sur certaines des questions abordées par Roberts.

## **La dimension strictement militaire de l'action de Staline**

Le sujet et l'axe essentiel du livre concernent Staline chef de guerre, pendant la seconde Guerre mondiale mais aussi, bien sûr sous une autre forme, durant la Guerre froide. Mais l'auteur connaît trop bien son sujet pour oublier qu'à ce niveau, et dans un régime comme le régime soviétique, stratégie, politique intérieure et extérieure, et idéologie étaient inséparables. Il traite donc également des questions politico-stratégiques et politico-idéologiques, et le récit constitue aujourd'hui l'une des études les plus complètes et les plus à jour dont on dispose sur le *Vojd*, le Chef. Mais le projet central est de décrire l'action du chef de guerre, et les autres aspects lui restent subordonnés, ce qui fausse sans doute les perspectives et occulte l'importance de la vision idéologique du héros. L'impression affleure d'une hésitation fondamentale sur l'organisation du récit : à certains moments l'auteur avouerait presque que son approche est réductrice. En particulier l'ouvrage commence en 1939, ce qui se comprend d'un point de vue strictement stratégique mais ne permet pas de rendre compte de l'évolution politique et idéologique de Staline : il aurait fallu pour cela commencer au moins en 1933. Et ainsi l'auteur n'aurait probablement pas été amené à écrire (p. 5) que le pacte germano-soviétique de 1939 avait été "improvisé" à la dernière minute, ce qui est beaucoup trop rapide.

Commençons par le chef militaire. Roberts démonte les accusations de Khrouchtchev au moment de la déstalinisation, et relativise les mémoires complaisants de nombre de grands chefs russes, qui ont contribué à construire la légende d'un Staline incompetent dans le domaine stratégique. Il démontre que celui-ci a gardé tout son calme lors de l'attaque allemande le 22 juin 1941, qu'il avait tiré les leçons des mauvaises performances de l'Armée rouge dans la guerre contre la Finlande en 1939-1940, qu'il avait convenablement organisé les structures de commandement, qu'il était très présent, n'hésitant pas à envoyer en mission des officiers de la *STAVKA* sur les fronts en difficulté, que ses rapports avec les chefs militaires étaient convenables, qu'il maîtrisait en particulier les questions logistiques et industrielles et que dans le domaine de la préparation matérielle des forces armées sa contribution a été essentielle. Sur le plan opérationnel, l'auteur souligne que les catastrophes des premières semaines de l'offensive allemande étaient dues largement à la doctrine offensive systématique de l'Armée rouge et à une surestimation de ses moyens, que Staline partageait avec ses commandants. Mais ensuite un processus rapide d'apprentissage leur permit de maîtriser les méthodes d'une défensive victorieuse, en particulier devant Moscou dès la fin de 1941, et par la suite, à partir de 1943, de monter des offensives savamment combinées contre une Wehrmacht jusqu'au bout très mordante, offensives qui sont restées dans les annales de l'art militaire. Là-dessus on suivra l'auteur qui relève fort justement que lors des conférences interalliées, les Occidentaux ont été frappés par la maîtrise des questions stratégiques dont témoignait Staline. Au passage Roberts fait justice de bien des légendes ou théories, comme de celle de la "guerre préventive", selon laquelle Staline s'apprêtait à attaquer Hitler si celui-ci ne l'avait pas devancé. (2) Et les nombreuses et bien choisies citations de Staline, tirées de ses rares déclarations et discours, montrent qu'incontestablement il sut souvent trouver les mots justes et simples qui touchèrent la population, en mêlant habilement patriotisme russe et patriotisme soviétique.

## **Le courage des peuples de l'URSS**

Néanmoins, le plaidoyer de l'auteur tend à reléguer à une place secondaire un certain nombre des problèmes que pose la conduite stalinienne de la guerre : l'énorme effort produit par l'URSS et ses peuples est évident, et sans doute Staline y a-t-il beaucoup contribué, mais au prix de pertes fantastiques, pas seulement dans les premières semaines mais jusqu'au bout. Même lors

de ses victoires, l'Armée rouge a toujours subi en moyenne trois fois plus de pertes que la Wehrmacht. D'autre part les méthodes de contrôle de la troupe, en particulier l'utilisation des unités du NKVD en position à l'arrière du front pour stopper toute tentation de désertion, sans être uniques dans l'Histoire, ont néanmoins été particulièrement brutales. La thèse plus ou moins implicite de l'auteur est que face à la puissance du Reich et à l'hitlérisme, représentant le mal absolu, ces méthodes étaient nécessaires et au fond justifiées. Sans entrer dans un débat philosophique et moral, on remarquera néanmoins que l'épuisement de l'URSS au sortir du conflit, auquel cette méthode de conduite des opérations avait contribué, ne pouvait être positif ni aux yeux de la population, ni même à ceux de ses dirigeants. D'autre part l'histoire militaire contemporaine ne se borne plus à la seule description des plans et des opérations décidés et menés par les chefs : on attend d'elle qu'elle prenne en compte les différents aspects du conflit, y compris le sort des combattants et des populations civiles.

### Une relecture du pacte germano-soviétique

Mais le récit politique convainc moins que le récit militaire. Roberts estime que si Staline a choisi de conclure avec Hitler en août 1939 et pas avec les Franco-Britanniques, question absolument essentielle pour l'historiographie et toujours vivement débattue, c'était uniquement pour écarter de l'URSS la guerre imminente, d'autant plus qu'il ne faisait pas confiance aux Alliés depuis Munich. Il a pu déclarer le 7 septembre 1939 à Dimitrov, secrétaire général du *Komintern* et confident important durant ces années, qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que Hitler affaiblisse le monde capitaliste et que l'URSS avait tout intérêt à attiser le conflit. L'auteur estime qu'il s'agissait là en fait du camouflage idéologique d'une décision de pure *Realpolitik* et qu'il n'y avait pas de calcul révolutionnaire dans la signature du Pacte. Cette thèse est certes aujourd'hui la plus fréquente dans l'historiographie : c'est celle d'un Staline réaliste, avant tout géopoliticien, et en outre fondamentalement prudent et défensif.

C'est là qu'il eût été utile de remonter plus haut, de rappeler la conception stalinienne de la guerre et ses liens avec la révolution. On a bien décrit le contexte idéologique et intellectuel dans lequel Staline définissait sa politique, ce qui est essentiel dans un tel système (3) (Silvio Pons, *Stalin e la guerra inevitabile*, 1936-1941, Turin, Einaudi, 1995). Il s'agit certes d'une question complexe. D'une part les propos de Staline à Dimitrov le 7 septembre sont immédiatement traduits en instructions précises aux différents partis communistes : ils doivent abandonner la ligne anti-fasciste d'alliance avec les démocrates adoptée en 1935 et ne pas soutenir les gouvernements français et anglais dans ce qui est une guerre impérialiste. (4) Il s'agit donc d'une ligne politique, pas d'un simple camouflage idéologique pour faire accepter aux PC le subit changement de ligne. En même temps Staline reste très *prudent*, *ne veut pas s'engager de façon trop précise sur le plan idéologique et au niveau du Komintern* : quand, fin septembre 1939, celui-ci lui soumet un texte fondamental, une dizaine de pages serrées de véritables "thèses" destinées à l'orientation des PC, Staline ne répond pas. Mais Dimitrov peut publier dans la revue du *Komintern* début novembre 1939 un article reprenant le contenu des thèses, avec l'autorisation de Staline. Et dans les semaines et mois suivants les directives du *Komintern* aux PC, les discours publics des dirigeants soviétiques (comme Molotov le 31 octobre) sont tout à fait dans la ligne "anti-impérialiste" fixée par Staline le 7 septembre, et sont même de plus en plus favorables au Reich. Staline va même va jusqu'à se demander, au cours d'un dîner, le 7 novembre, si l'Allemagne nazie ne pourrait pas prendre un virage anti-capitaliste. (5)

Certes il ne faut pas tomber dans les pièges d'une analyse sommaire à coloration idéologique. Roberts rappelle fort justement que le prétendu discours de Staline devant le *Politburo* le 19 août 1939 justifiant le prochain pacte avec Hitler, et qui pousse à fond l'argumentation

idéologique de la guerre entre pays capitalistes comme étant dans l'intérêt de l'URSS et du communisme, était une fabrication (provenant probablement des services secrets français, comme le montre fort bien Sergueï Sloutch). (6) Il analyse d'autre part très bien la position complexe de Staline en 1939-1940, qui prône le retour de la paix (déclaration germano-soviétique du 28 septembre 1939, demandant aux Franco-Anglais d'accepter la disparition de la Pologne) sans probablement véritablement souhaiter la fin de la guerre, mais sans savoir si elle prendrait une tournure favorable à l'URSS. Il est cependant légitime de penser que cette analyse résolument "réaliste" est limitée et ne doit pas dispenser d'étudier avec le plus grand soin l'interaction de la géopolitique et de l'idéologie chez Staline, interaction qui est en quelque sorte sa "marque de fabrique". Maintenir l'équilibre entre les deux approches, et leur cohérence, alors que l'on ne dispose pratiquement pas de textes écrits de la main de Staline développant cet aspect, est évidemment difficile. (7)

Mais c'est indispensable. Encore faut-il exploiter tous les éléments disponibles. Il aurait notamment été nécessaire de retracer toute la politique de Staline envers le Reich depuis 1933, y compris les sondages qu'il fit faire à Berlin par son confident Kandélaki en 1935-1937, dont ne parle pas l'auteur et qui dont l'existence est corroborée non seulement par des sources allemandes mais soviétiques – sources dont le livre déjà cité de Lev Besymenski fait mention. Contrairement à une opinion fréquente, et comme le souligne Roberts, Staline ne se fait pas d'illusion sur l'orientation fondamentalement antisoviétique du nazisme. Mais ajoutons ici que dans sa vision du monde il n'y a pas de différence de nature entre dirigeants "bourgeois", qu'ils soient libéraux ou nazis. D'où la recherche du meilleur accord avec l'un ou l'autre camp.

Partant de cette double vision, idéologique et géopolitique, les choses peuvent s'expliquer assez simplement : Staline n'a aucune raison idéologique de pencher a priori plutôt vers les Alliés que vers Hitler ; son intérêt est de négocier avec celui qui lui permet au moins d'échapper pour le moment au conflit, et lui consent en attendant les plus grandes concessions. Si de surcroît cela rend inévitable un conflit à l'issue incertaine entre puissances capitalistes qui permettra à l'URSS de jouer un rôle décisif le moment venu, pourquoi refuser cette perspective ? Il est clair qu'en 1939 Hitler lui propose de rester hors du conflit et d'acquérir une bonne partie de l'Europe orientale, tandis qu'un traité avec les Alliés risque de l'entraîner très vite dans la guerre où il a peu à gagner sachant que Paris et Londres ne peuvent ni ne veulent lui laisser l'Europe de l'Est. Le choix était facile ! La suite s'enchaîne logiquement : les deux dictateurs se partagent la Pologne. En 1939-1940, Staline, tout en mettant la main sur les Pays baltes, est politiquement et économiquement un véritable allié de Hitler. Très vite cependant, le fait que Berlin n'arrive pas à abattre l'Angleterre amène Staline à accroître sa sphère d'influence en Europe orientale tout en tentant de faire chanter Hitler : c'est le véritable sens du voyage de Molotov à Berlin début novembre 1940, et de la proposition de Staline, le 25 novembre, d'adhérer au Pacte Tripartite (Allemagne, Italie, Japon) en échange de la reconnaissance d'une zone d'influence soviétique dans les Balkans et en Turquie. Mais sur ces éléments, pourtant essentiels, Roberts passe très vite (le meilleur récit reste celui de Lev Besymenski). (8)

Certes, Roberts décrit de façon très intéressante la planification de l'Armée rouge, et les leçons tirées de la guerre contre la Finlande. Il est évident, et Roberts a raison de le souligner, que Staline ne se fait pas d'illusion à long terme sur Hitler. Et s'il prépare la défense de l'URSS, il se laisse néanmoins surprendre par l'attaque allemande du 22 juin 1941. Le rééquipement et la réorganisation de l'Armée rouge ne pouvaient être achevés que fin 1941, voire fin 1942, et on comprend que Staline ait tout fait pour tenter de reculer le conflit jusqu'en 1942 en tentant d'engager un nouveau dialogue avec Hitler et en laissant miroiter des concessions. Il n'en reste pas moins que poster l'Armée rouge près de la frontière est stupide, et permettra à la *Wehrmacht* de remporter ses grands succès initiaux. Roberts tend néanmoins à exonérer Staline de ce qui a

été, et de loin, sa plus grande erreur stratégique, en excipant du fait que la doctrine de l'Armée rouge était offensive, que Moscou surestimait sa force militaire, que Staline était convaincu que Hitler n'attaquerait pas l'URSS avant d'avoir vaincu la Grande-Bretagne, et que les renseignements qu'il recevait, annonçant une prochaine attaque allemande, pouvaient être considérés par lui comme de la désinformation anglaise. Cette dernière affirmation est trop rapide : la masse énorme de renseignements reçus de tant de sources différentes sur l'imminence de l'attaque allemande aurait dû amener Staline à revoir ses hypothèses. Mais il avait créé un système de terreur dans lequel les subordonnés avaient du mal à faire passer des messages qui ne cadraient pas avec ses préjugés, et sa vision idéologique du monde occidental ne lui permettait pas d'imaginer que les Anglais et les Américains puissent être sincères dans leurs avertissements. Sur cette question, on verra les deux récits essentiels, celui déjà cité de Lev Besymenski, et celui de David E. Murphy, *Ce que savait Staline. L'énigme de l'opération Barbarossa* (Stock, 2005).

### **Des relations complexes avec Churchill et Roosevelt**

Le récit que Roberts fait de la politique de Staline, de l'évolution de ses buts de guerre, de ses relations avec Churchill et Roosevelt à partir de l'entrée en guerre de l'URSS est certainement l'un des meilleurs disponible actuellement. La maîtrise du dictateur est évidente, sa capacité d'intégrer les différents aspects des relations internationales, sa supériorité dans ce domaine, disons-le, sur ses partenaires occidentaux est éclatante. Mais l'auteur sous-estime la rémanence de la vision idéologique. Il surestime la volonté stalinienne de collaborer avec les deux autres Grands après la guerre ; cette volonté est certes réelle, et Roberts a raison de souligner par exemple que Staline respectera en gros l'"accord des pourcentages" établi à propos de l'Europe orientale avec Churchill en octobre 1944, mais elle correspond à une phase historique donnée – Moscou souhaitait de recevoir une aide économique occidentale après la guerre. Ce que montrent d'ailleurs différents épisodes avant même 1945 comme la position prudente de Staline envers le projet d'ONU (exigence d'un droit de veto en toute circonstance) ou le refus de la suggestion de Litvinov de diviser le monde en zones d'influence clairement délimitées entre les trois Grands. L'auteur surestime, toujours pour la même raison, la volonté de Staline de détruire l'Allemagne nazie : elle est réelle, mais avant la bataille de Koursk en juillet 1943 Moscou ne peut pas être certain d'une victoire complète et ne peut sans doute pas écarter l'hypothèse d'un compromis. Roberts ne croit pas à l'existence de pourparlers secrets à Stockholm entre diplomates allemands et soviétiques au printemps 1943, entre Stalingrad et Koursk. C'est beaucoup trop rapide, et il existe de nombreuses indications contraires, même si bien sûr on ne connaît pas les motivations et perspectives réelles de Staline dans cette affaire. [\(9\)](#)

La vision d'un Staline allié sincère et au fond meilleur défenseur de la démocratie pendant la guerre conduit par exemple Roberts à considérer que Staline n'a pas volontairement laissé écraser les insurgés de Varsovie pendant l'été 1944 afin que Hitler le débarrasse de l'Armée secrète polonaise, qui relevait du gouvernement anti-soviétique de Londres, mais que son armée n'était plus capable à ce moment-là de reprendre l'offensive. La thèse de Roberts sera fort discutée. L'auteur n'est d'ailleurs pas pleinement convaincant : il explique que l'état-major de l'Armée rouge préparait des plans pour une entrée rapide dans Varsovie (les forces soviétiques étaient dans les faubourgs de la capitale, à l'est de la Vistule) ce qui semble contredire l'affirmation selon laquelle elle n'était pas en état de venir en aide aux insurgés. [\(10\)](#)

### **Staline, en permanence entre l'idéologie communiste et le réalisme politique**

L'auteur explique fort bien la dualité qui est la marque du stalinisme, c'est-à-dire l'union étroite de l'idéologie et du réalisme géopolitique. En cela il se distingue opportunément du courant

historiographique actuel, qui tend souvent à ne retenir de Staline que le réalisme. Mais en même temps, c'est la géopolitique qu'il privilégie finalement dans son récit. Il perçoit bien que la politique stalinienne est un mélange permanent de défensive et d'offensive mais il met pour finir en avant les aspects défensifs par rapport à des objectifs d'expansion de nature idéologique auxquels il ne croit guère (il le montre particulièrement bien à propos des conseils de prudence que Staline prodigue aux différents partis communistes pendant le conflit). Cette orientation convient dans une certaine mesure pour la période 1941-1945, et c'est la meilleure partie du livre, car de fait Staline doit d'abord se défendre, et le réalisme doit l'emporter par force après l'échec des manœuvres politico-idéologiques de 1933-1941. Mais l'approche de Roberts est beaucoup moins adéquate pour la Guerre froide, qui est certes aussi un conflit géopolitique, mais qui est d'abord un affrontement idéologique au cours duquel Staline ne renonce jamais à la perspective de l'expansion du communisme.

Il accorde ainsi beaucoup trop d'importance au concept stalinien de « démocratie populaire » en Europe orientale après 1945. Il ne s'agit nullement d'un substitut à long terme à la soviétisation, respectant un certain pluralisme, mais d'un camouflage et aussi d'un artifice théorique pour préparer le passage très rapide au communisme de sociétés encore agraires, et donc, selon le marxisme, pas prêtes pour une telle transformation. Or la réalité sur le terrain, où l'Armée rouge impose partout les communistes locaux à tous les leviers de commande importants dès 1945, dément la mise en scène des « fronts nationaux » théoriquement au pouvoir dans les capitales d'Europe orientale. (11) La question est fondamentale, car Roberts estime que la communisation n'est intervenue que parce que les Anglais et les Américains n'acceptaient pas l'établissement d'une zone d'influence soviétique en Europe orientale. Or c'est non pas l'existence de cette zone d'influence, à laquelle Londres et Washington s'étaient résignés, qui a conduit au durcissement occidental mais sa nature totalitaire et brutale, évidente dès 1945-1946, puis le Coup de Prague de février 1948 qui a définitivement enclenché la Guerre froide. Mais l'auteur tend tenir le côté occidental responsable de façon trop systématique (même s'il est clair que Londres et Washington n'étaient pas disposés à accepter n'importe quoi). Il considère la crise iranienne de 1945-1946 comme sans grande importance, ce qui est faux, il ne traite du discours de Staline du 9 février 1946 que sur le plan intérieur, alors qu'il annonçait la fin officielle de la "Grande alliance", il ne tire pas vraiment les conséquences de la guerre de Corée qui amène Staline à envisager la possibilité d'une nouvelle phase d'expansion, nous en avons maintenant la preuve. (12) Dans cette optique il n'analyse pas suffisamment la très complexe brochure de Staline publiée en 1952, *Problèmes économiques du socialisme en URSS*, que l'on peut lire comme le mode d'emploi d'une nouvelle phase stratégique offensive. (13)

Autre question sur laquelle Roberts privilégie l'aspect défensif de la politique stalinienne : l'Allemagne. Selon lui, Moscou se serait avant tout préoccupé de garantir le maintien de la zone orientale dans la sphère soviétique, sans tenter d'élargir son contrôle à la partie occidentale de l'ancien Reich. C'est certes une interprétation largement répandue dans l'historiographie actuelle, (14) mais ce n'est pas la seule, et la question est plus complexe. (15)

L'ouvrage fort intéressant de Roberts s'inscrit dans le courant historiographique actuel qui tend à insister sur le "réalisme" voire l'intelligence de la politique stalinienne, et à relativiser ses responsabilités dans la Seconde Guerre mondiale et la Guerre froide. Dans ce courant, c'est l'un des ouvrages les plus complets et les plus argumentés. Mais il ne clôt pas le débat.

**Georges-Henri Soutou, Professeur à l'Université de Paris IV – Sorbonne**

1 Cf. Jamie Glazov, "Stalin: The Great Warlord?", *FrontPageMagazine.com*, 3 août 2007.

**2** V. Souvorov, *Le brise-glace. Juin 1941, le plan secret de Staline pour conquérir l'Europe*, Paris, Olivier Orban, 1989.

**3** Silvio Pons, *Stalin e la guerra inevitabile, 1936-1941*, Turin Einaudi, 1995.

**4** Bernhard H. Bayerlein, Mikhaïl Narinski, Brigitte Studer et Serge Wolikow éd., *Moscou-Paris-Berlin, télégrammes chiffrés du Komnitern*, Paris, Taillandier, 2003, pp. 74 ss.

**5** Alexander Dallin et F. I. Firsov, *Dimitrov and Stalin, 1934-1943. Letters from the Soviet Archives*, Yale UP, 2000, pp. 148 ss.

**6** Sergej Slutsch, "Stalins "Kriegsszenario 1939": Eine Rede, die es nie gab", *Vierteljahreshefte für Zeitgeschichte*, 2004/4.

**7** Slutch le fait de façon exemplaire dans l'article cité dans la note précédente.

**8** On complétera avec Gabriel Gorodetsky, *Le grand jeu de dupes. Staline et l'invasion allemande*, Les Belles Lettres, 2000, qui réinsère l'action de Staline dans l'ensemble des relations internationales en 1940-1941 et en particulier décrit bien la politique allemande, mais sans voir toute l'importance de la proposition de Moscou de rejoindre le Pacte tripartite, le 25 novembre 1940.

**9** Outre les témoignages allemands (Peter Kleist, *Zwischen Hitler und Stalin, 1939-1945*, Bonn, 1950; les mémoires posthumes de Joachim von Ribbentrop, *Zwischen London und Moskau*, Leoni am Starnberger See, 1953) cf. Ingeborg Fleischauer, *Die Chance des Sonderfriedens. Deutsch-sowjetische Geheimgespräche 1941-1943*, Siedler, 1986).

**10** *L'Insurrection de Varsovie. La Bataille de l'été 1944*, sous la direction d'Alexandra Viatteau, Paris, PUPS (Publications de la Sorbonne), 2003.

**11** Cf. par exemple Norman M. Naimark, *The Russians in Germany, a History of the Soviet Zone of Occupation, 1945-1949*, Harvard UP, 1995; Jan Foitzik, *Sowjetische Militäradministration in Deutschland (SMAD) 1945-1949*, Berlin, Akademie Verlag, 1999. Et pour la Hongrie: Laszlo Borhi, "The invisible hand of the Kremlin", in Saki Dockrill, Robert Frank, Georges-Henri Soutou et Antonio Varsori (dir.), *L'Europe de l'Est et de l'Ouest dans la Guerre froide 1948-1953*, Paris, PUPS (Publications de la Sorbonne), 2002.

**12** *War Plans and Alliances in the Cold War. Threat Perceptions in the East and West*, sous la dir. de Vojtech Mastny, Sven G. Holtsmark et Andreas Wenger, Londres, Routledge, 2006.

**13** Nous nous permettons de renvoyer ici à notre livre, *La Guerre de Cinquante Ans. Les relations Est-Ouest 1943-1990*, Paris, Fayard, 2001.

**14** Jürgen Zarusky (dir.), *Stalin und die Deutschen*, Munich, Oldenbourg, 2006.

**15** Cf. par exemple Laure Castin-Chaparro, *Puissance de l'URSS, misères de l'Allemagne. Staline et la question allemande, 1941-1945*, Paris, PUPS (Publications de la Sorbonne), 2002.